



POUR elle

BRENDA JOYCE

TENDRE
abandon

AVENTURES & PASSIONS

Tendre abandon

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LE FIER CONQUÉRANT
N° 3222

DEUX FEUX SOMBRES
N° 3371

CANDICE LA REBELLE
N° 3684

CAPTIVE DU TEMPS
N° 4637

LA BELLE IMPERTINENTE
N° 5667

LE PRINCE DE MAYFAIR
N° 5809

TOUT FEU, TOUT FLAMME
N° 5982

LES ENQUÊTES DE FRANCESCA CAHILL

1. UN ODIEUX CHANTAGE
N° 7899
2. UN SUSPECT EMBARRASSANT
N° 8705
3. UN CADAVRE SOUS LA NEIGE
N° 8820
4. UNE TERRIBLE MENACE
N° 8241
5. CARESSE MORTELLE
N° 8344
6. PROMESSE FATALE
N° 8450

BRENDA
JOYCE

Tendre abandon

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Francine André*





AVENTURES
& PASSIONS

Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Facebook
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook/jailu.pourelle

Titre original
BEYOND SCANDAL

Avon Books, a division of The Hearst Corporation, N.Y.

© Brenda Joyce, 1995

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 1997

Prologue

Comté d'Essex, Angleterre, 1852

Anne s'apprêtait à vivre la journée la plus sombre de son existence.

À cet instant, elle aurait voulu être à mille lieues et ignorer que l'on allait célébrer les fiançailles de sa cousine, Félicity Collins, avec le vicomte Lyons, Dominick Saint Georges. Mais comment oublier cet événement quand, sous ses yeux, Félicity virevoltait, fébrile et excitée, en prévision de la grande fête de ce soir à laquelle se presseraient le Tout-Londres et les meilleures familles du comté ? Anne avait demandé la permission de se retirer dans sa chambre, cette pièce sinistre et étriquée qu'elle détestait pourtant. Sa tante Edna avait refusé tout net, affirmant que l'on aurait besoin d'elle pour aider Félicity à s'habiller pour la cérémonie. En réalité, on n'avait pas fait appel à elle et Anne rongea son frein, condamnée à assister à des préparatifs qui lui fendaient le cœur.

Félicity venait d'enfiler sa jolie robe bleu pâle. De ses doigts agiles, la femme de chambre française lui resserra la taille, lui dégagea les épaules par petites touches et abaissa le tissu du décolleté jusqu'à un point savamment calculé.

Devant la gorge voluptueuse, les hanches rondes et la taille de guêpe de sa cousine, Anne connaissait pour la première fois la jalousie. Aujourd'hui elle se sentait laide, détestable et terriblement seule. Elle ferma les yeux et s'écarta un peu, comme si elle pouvait échapper à cette torture.

Depuis des années, Anne était amoureuse de Dominick Saint Georges. À dire vrai, elle ne s'en était jamais cachée, mais son oncle, sa tante et ses cousins avaient toujours pris à la légère les sentiments de cette petite parente pauvre qu'ils avaient recueillie. Ils s'étaient contentés de sourire devant ce qu'ils considéraient comme un caprice de jeune fille romantique.

Loin d'éteindre sa passion, les fiançailles de Félicity rendaient plus douloureux encore son amour déçu. Elle avait l'impression que son cœur était sur le point d'éclater. Si seulement sa cousine avait pu s'arrêter de parler ! Au lieu de cela, elle ne tarissait pas d'éloges sur la richesse et la beauté de Dominick.

— Oh, maman, je suis si heureuse ! s'exclamait-elle pour la énième fois.

— Il y a de quoi, c'est un très beau parti. Quand je pense que tu as failli te fiancer à Lord Reed !

Félicity était la seule fille, et la plus jeune, des cinq enfants d'Edna. Cela faisait maintenant quatre ans qu'elle avait fait son entrée officielle dans le monde et depuis lors, elle avait reçu une bonne dizaine de demandes en mariage qu'elle avait toutes refusées. Au dernier conseil de famille, il avait été décidé qu'elle devrait convoler cette année. Le choix s'était à la majorité porté sur Lord Reed, un baron âgé... mais très fortuné. Puis Dominick s'était présenté. Il avait fait la cour à Félicity et tous les projets précédents avaient fondu comme neige au soleil devant ce parti plus flatteur.

Anne s'interrogeait... Devrait-elle aimer en secret le mari de sa cousine le restant de ses jours ? Ô mon Dieu !... Rapidement, avant qu'Edna et Félicity ne s'en aperçoivent, elle essuya d'un revers de main quelques

larmes qui perlaient sur ses joues. Sa tante était d'ailleurs trop occupée à faire des recommandations à sa fille pour remarquer quoi que ce soit.

— Conduis-toi comme il faut, sois une bonne épouse, obéissante et docile, et tu ne manqueras de rien.

Les yeux bleus de la jolie Félicity s'éclairèrent et un sourire entendu se dessina sur ses lèvres.

— Voyons, je sais me tenir comme une dame, maman ! Je connais la réputation de Dominick Saint Georges, un homme qui a deux passions : les femmes et les chevaux. Ne vous inquiétez pas, je saurai mater son cœur de pierre.

Edna poussa un soupir.

— Soit, soit ! Mais s'il ne se laisse pas apprivoiser, s'il garde ses maîtresses et s'il te laisse seule la plupart du temps, tu devras l'accepter !

— Évidemment ! plaisanta Félicity. Croyez-vous que je sois assez bête pour perdre de vue qu'un jour je serai marquise de Waverly et duchesse de Rutherford, à la mort de son père et de son grand-père ?

L'espace d'une seconde, Anne imagina Dominick, ses cheveux bruns aux reflets d'un roux presque magique, son visage hâlé où se creusait, lorsqu'il souriait, cette petite fossette si caractéristique. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. N'y tenant plus, elle traversa la chambre comme une flèche, manquant se prendre les pieds dans le tapis persan qui recouvrait le sol.

— Anne, où vas-tu ? Reviens immédiatement !

Pour la première fois de sa vie, Anne osa braver l'autorité de sa tante. Elle ne répondit pas et disparut par la lourde porte en chêne, emportant avec elle son amour-propre bafoué.

La somptueuse salle de bal de Waverly Hall, résidence principale du marquis de Waverly, Philip Saint Georges, père de Dominick, resplendissait sous les feux de cinq lustres de cristal. Adossée à un mur, Anne

regardait la famille Saint Georges en grande conversation avec son oncle et sa tante. Surtout, elle ne pouvait détacher son regard de Dominick. Jamais elle ne l'avait trouvé aussi beau.

Il portait un pantalon noir bordé de satin et une chemise d'un blanc immaculé aux boutons de nacre. Il possédait cette élégance typique des Saint Georges qui provoquait inmanquablement l'admiration. Sa chevelure attirait l'or et le scintillement des lumières, et le gris de ses yeux s'illuminait de reflets changeants.

Soudain, il se tourna dans la direction d'Anne et, contre toute attente, soutint son regard longuement, comme s'il était fasciné. Dans la profondeur de ses yeux, elle crut deviner une certaine frustration. Puis il reprit la conversation avec ceux qui l'entouraient, comme si de rien n'était.

Les fiançailles avaient officiellement été annoncées en début de soirée. Le silence s'était fait lorsque Dominick avait passé un magnifique saphir entouré d'une double rangée de diamants à l'annulaire de Félicity, puis la foule avait applaudi dans un joyeux brouhaha.

Félicity était ravissante. Pendue au bras de Dominick, elle riait en faisant de grands gestes. Son fiancé était beaucoup moins démonstratif, il semblait presque s'ennuyer. À nouveau, son regard croisa celui d'Anne, mais il se détourna rapidement. Enfin ce soir, pour la première fois, il l'avait remarquée. Elle avait tant rêvé de ce moment ! Elle regretta d'avoir encore les yeux rougis par les larmes qu'elle avait versées cet après-midi, et s'attrista de n'avoir eu à se mettre que cette petite robe bleu marine un peu flétrie qui venait de la garde-robe de Félicity.

Maintenant, Dominick et Félicity s'entretenaient avec le pasteur et sa femme. Telle une maîtresse possessive, Félicity enlaçait la taille de son fiancé et s'inclinait vers lui de temps à autre, révélant aux regards une gorge attirante. N'avaient-ils pas l'air du couple idéal ?

À cette pensée, Anne fit un geste si brusque qu'elle faillit heurter un homme à la haute stature. Lorsqu'il étendit la main pour la retenir, elle reconnut le rubis gravé aux armes des Rutherford qui ornait son doigt. Il s'agissait du grand-père de Dominick.

— Holà, Anne ! Où allez-vous comme cela ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas jointe à votre famille et à la mienne ?

Bien qu'il eût toujours été très aimable à son égard, le duc de Rutherford intimidait Anne. Le simple fait de savoir qu'il était l'un des aristocrates les plus riches et les plus puissants du royaume l'impressionnait.

— Je... ne me sens pas très bien, bégaya-t-elle.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ? demanda-t-il aimablement.

— Non... non, merci.

Plus loin, Félicity bavardait avec d'autres convives. À ses côtés, Dominick restait silencieux. Le duc de Rutherford surprit le regard d'Anne dans leur direction.

— Ils forment apparemment un beau couple, n'est-ce pas ? Quel dommage qu'ils soient si mal assortis !

Anne fronça les sourcils, se demandant si elle avait bien entendu.

— Vous voulez dire que vous n'approuvez pas cette union ?

— La lignée des Collins est très respectable. C'est une famille au sang bleu et qui – cela ne gêne rien – n'est pas désargentée comme le sont la plupart des nobles à notre époque ! J'aurais donc toutes les raisons de me réjouir du prochain mariage de mon petit-fils. Pourtant, j'ai comme l'intuition que Félicity n'est pas faite pour Dominick. Je le lui ai dit mais, voyez-vous, il est têtue comme une mule !

— Mais... ma cousine est très jolie.

— Qu'est-ce que la beauté par rapport au bonheur ? répliqua le duc avec un soupir.

Il s'interrompit un moment, rêveur, puis reprit soudain :

— Vous paraissez très pâle, Anne. Je vous conseille d'aller faire un petit tour dans le parc, l'air du soir vous fera sûrement du bien.

Sautant sur l'occasion qui lui était offerte, la jeune fille traversa la salle de bal, jouant des coudes au milieu des convives et prenant soin de ne pas glisser sur le superbe parquet ciré. Au moment où elle franchissait la porte-fenêtre, une servante passa près d'elle et lui saisit vivement la main. Le temps de réaliser qu'elle venait de lui glisser un billet, la domestique avait déjà disparu dans la foule...

Anne, intriguée, sortit sur la terrasse et déplia le papier. Son cœur manqua un battement lorsqu'elle comprit que le message venait de Dominick. Il lui demandait de le rejoindre dans les jardins. Aussitôt, elle pensa qu'il pouvait s'agir d'une mauvaise plaisanterie. Pourquoi choisissait-il le soir de ses fiançailles avec Félicity pour lui donner un rendez-vous secret ?

La nuit était belle et douce ; un croissant de lune et des myriades d'étoiles scintillaient dans le ciel. Rapidement, elle traversa la terrasse dallée en direction du parc. Au fur et à mesure qu'elle s'enfonçait dans l'obscurité des jardins, des senteurs entêtantes de lilas et de glycine lui chatouillaient les narines. Près de la fontaine de marbre blanc, elle s'arrêta et instinctivement posa la main sur sa poitrine. Elle avait besoin de calmer les palpitations de son cœur.

Combien de temps attendit-elle, immobile, près du vieux chêne ? Pendant quelques secondes, elle perdit conscience de l'instant présent, accablée sous le poids de la solitude qu'elle n'avait jamais ressentie aussi cruellement depuis la mort de son père...

Une présence à son côté la ramena soudain à la réalité. Dominick la fixait, l'air grave et tendu. Son regard était si pénétrant qu'elle se sentit transpercée jusqu'à l'âme.

— Anne...

Jamais il ne l'avait appelée par son prénom. L'émotion l'empêcha de répondre.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Anne ?

— Je... je me sens mal à l'aise avec tout ce monde.

Il continuait à la regarder avec intensité, mais un sourire éclaira son visage.

— En général, on s'amuse lorsqu'on est invité à une fête !

— Pas à celle-ci, répondit-elle en se mordillant la lèvre.

— J'imagine en effet que cette soirée n'est pas drôle pour vous.

Anne se figea. Soupçonnait-il les sentiments qu'elle éprouvait pour lui ? Avait-il deviné qu'elle était prête à l'aimer jusqu'à la mort ? Non, ce n'était pas possible, il ne pouvait pas savoir.

— Je... je vous présente toutes mes félicitations, repartit-elle avec la brusquerie d'un compliment forcé.

Il enfonça ses mains dans ses poches. Les boutons nacrés qui ornaient sa chemise reflétaient les rayons de lune en mille petits éclats.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Dix-huit ans... euh... enfin... dix-sept encore !

Elle aurait aimé parler d'une voix affirmée, comme Félicity savait si bien le faire. Mais le regard de Dominick, posé sur sa bouche depuis un moment, la paralysait.

— Dix-sept ans ! Vous êtes encore une enfant !

— Sûrement pas ! J'ai presque dix-huit ans, je vous assure.

Le visage de Dominick afficha une expression plus douce. Puis, aussitôt après, il sembla se raidir sous l'effet d'une lutte intérieure.

— Permettez-moi de vous raccompagner parmi nos invités. Notre absence pourrait susciter des commentaires désobligeants.

Anne aurait aimé le suivre sans protester, mais elle ne le put. Elle devait connaître la vérité.

— Aimez-vous Félicity ? se surprit-elle à demander.

Un « non » catégorique fusa, en même temps que la main de Dominick lui caressait la joue, faisant naître en elle la plus délicieuse des sensations. Elle ferma les yeux pour s'abandonner au plaisir de ce contact si doux. Soudain, la paume du jeune homme se raidit sur sa mâchoire.

— Il n'a jamais été question d'amour entre Félicity et moi, reprit-il.

Puis, lentement, il laissa glisser ses doigts sur les lèvres d'Anne.

— Vous a-t-on déjà embrassée ?

Incapable de répondre, elle se contenta de secouer la tête négativement.

— Alors, j'aurai l'honneur d'être le premier, murmura-t-il en se penchant vers elle.

Il posa délicatement ses lèvres sur la bouche de la jeune fille, l'effleurant à peine. Son souffle chaud avait la douceur d'une brise d'été. Elle lui enlaça les épaules et il se serra contre elle. Enfin, sa bouche se fit plus gourmande et il prit les lèvres qu'elle lui offrait.

Anne se soumit, se pressa contre lui, savourant ce plaisir nouveau du baiser d'un homme. Quand leurs langues se touchèrent, il se recula. Elle ne put réprimer un cri de déception tandis qu'il la regardait, haletant, presque hagard.

— Il faut que je vous raccompagne. Il le faut, il le faut, répéta-t-il comme s'il voulait s'en persuader.

— Non, je vous en supplie, murmura Anne.

Sans lui laisser le temps de protester, elle s'approcha de lui et ce fut elle cette fois qui l'attira, dévorant ses lèvres brûlantes avec sauvagerie, maladresse et passion.

1

Waverly Hall, 1856. Quatre ans plus tard...

En cet après-midi d'été, l'air était tiède et le soleil dardait de généreux rayons dans un ciel sans nuages. Une journée si belle qui contrastait avec les circonstances tragiques : les funérailles de Philip Saint Georges, marquis de Waverly.

Dans la fleur de l'âge et de robuste constitution, rien ne pouvait laisser présager qu'une étrange maladie l'anéantirait en quelques jours. Cette mort, aussi soudaine qu'inattendue, laissait le duc de Rutherford éploré. À soixante-quatorze ans, le pauvre homme maudissait l'injustice du destin qui avait emporté son fils avant lui.

Le marquis, personnage fantasque, avait émis le souhait d'être enterré à Waverly plutôt qu'auprès de ses illustres ancêtres dans le tombeau familial des Rutherford. De ce fait, seules une centaine de personnes s'étaient déplacées jusqu'à ce coin retiré pour assister aux obsèques. Au bord de la tombe s'était regroupée une foule hétéroclite. Ducs et comtesses côtoyaient hobereaux, fermiers et paysans du village de Dulton. Pour la plupart, ces gens n'étaient là que par devoir ou par respect ; rarement, en tout cas, par affection véritable pour le marquis. Philip s'était toujours comporté en

étranger vis-à-vis d'eux. Les voyages lointains de cet homme discret, cultivé et passionné d'antiquités l'avaient tenu la majeure partie du temps à l'écart de son domaine.

Enlaçant affectueusement le duc de Rutherford, Anne faisait de son mieux pour soutenir le vieil homme envers qui elle éprouvait un sincère attachement et une réelle gratitude. Que serait-elle devenue s'il ne l'avait pas épaulée tout au long de ces dernières années si pénibles ? Des larmes vinrent brouiller le regard de la jeune femme lorsque apparut, porté par quatre hommes, le cercueil recouvert d'un drap mortuaire.

Le dernier enterrement auquel elle avait assisté était celui de son père. À l'époque, elle n'avait que dix ans, mais le chagrin et l'angoisse demeuraient dans son cœur. Dès que s'étaient dispersés les quatre ou cinq voisins qui y assistaient, Anne s'était retrouvée seule, sans famille, sans soutien, définitivement abandonnée par ce père marginal, à la dérive, qui n'avait jamais pu la dorloter comme les autres petites filles de son âge. Peu après, elle avait quitté l'Amérique pour ne plus jamais y revenir.

À quelques pas, l'épouse de Philip, Clarisse, maintenant marquise douairière, était pâle comme un linge et ses yeux bleus étaient embués de larmes. Son maintien restait cependant empreint d'une dignité rigide. Personne n'osait approcher cette femme au caractère distant. S'avancant au bord de la tombe, elle y jeta un œillet blanc.

Instinctivement, Anne serra le duc dans ses bras. Il avait été son seul ami pendant ces quatre dernières années. Grâce à lui, elle avait réussi à traverser la période la plus dramatique de sa vie. Il lui avait donné la force de supporter le mépris des gens. Même maintenant, leurs condoléances restaient teintées d'une réserve prudente. Anne ne se faisait aucune illusion : si elle n'avait pas été en compagnie du duc de Rutherford, la plupart l'auraient ouvertement ignorée.

Brusquement, un murmure s'éleva dans l'assistance. Comme les autres, Anne regarda en direction du chemin. Alors, elle eut l'impression qu'elle allait basculer dans le trou béant de la tombe. Une voiture laquée tirée par quatre chevaux venait de s'arrêter. Deux cochers en livrée noire brodée d'argent et deux valets de pied accompagnaient l'équipage. Le blason des Lyons ornait la portière...

Tétanisée, la jeune femme sentit son cœur s'arrêter de battre. Lorsque Dominick Saint Georges descendit, elle fut prise d'un tremblement irréprensible. Ainsi il était revenu. Il avait osé ! Sa silhouette, qui se détachait sur le bleu du ciel, lui paraissait plus majestueuse encore que dans son souvenir. Il était trop loin pour qu'elle pût discerner l'expression de son visage, mais sa mémoire gardait le tracé précis de ses traits. Elle éprouvait tant de haine maintenant pour cet homme qui, sans scrupules, l'avait fait souffrir quatre horribles années ! À cause de lui, tout le monde la considérait comme une aventurière, une intrigante. Par sa faute, elle vivait dans la honte.

Elle s'efforça de maîtriser sa respiration et les secousses nerveuses qui agitaient son corps. Si son émotion transparaissait, chacun pourrait imaginer qu'elle l'aimait encore. Depuis quatre ans, elle avait eu le temps d'apprendre à être forte. Tout au moins, à le laisser croire ! Après le scandale survenu le jour des fiançailles de sa cousine, sa vie n'avait été que souffrances. C'était elle qui avait été insultée et méprisée ; lui, pour s'en tirer, n'avait rien trouvé de mieux que de la trahir.

Dominick Saint Georges embrassa du regard la foule qui se tenait près de la tombe de Philip. Incrédule, il avait le sentiment qu'il allait se réveiller après un mauvais cauchemar. C'était à Paris, deux jours plus tôt, qu'un pli laconique l'avait informé de la maladie de son

père sans autre précision. Il avait immédiatement quitté la France. Au terme d'un voyage éprouvant de deux jours et deux nuits, la terrible nouvelle l'avait abasourdi. « Mon père est mort », se répétait-il sans parvenir à le croire, se maudissant d'avoir disparu depuis quatre longues années. Des larmes lui montèrent aux yeux tandis que des images du passé revenaient à sa mémoire...

La vie ne lui avait jamais laissé la chance de bien connaître ce père avec qui les relations avaient toujours été réduites au strict minimum. Élevé par des nurses et éduqué par des précepteurs, Dominick avait le sentiment que cet homme lui était toujours resté étranger. À l'âge de douze ans, on l'avait envoyé faire ses études à Eton comme pensionnaire et il n'était revenu au domaine que lors des vacances, voyant son père encore plus rarement. Aujourd'hui, alors qu'il était trop tard, il se reprochait de n'avoir rien fait pour se rapprocher de lui.

Quand Dominick avait-il vu son père pour la dernière fois ? À son mariage... cet événement auquel il s'interdisait de repenser. Mais aujourd'hui n'était pas un jour comme les autres et les souvenirs étaient trop pressants pour qu'il pût les empêcher de remonter à la surface...

Il revoyait son père et son grand-père sur les marches de la petite église de Dulton, en train d'accueillir les invités réduits à une trentaine de personnes. Dominick avait décidé d'ignorer leurs regards insistants, leurs interrogations murmurées, et d'oublier le scandale qu'il avait lui-même créé.

— Tu pourrais au moins te montrer aimable, lui avait reproché Philip. Tu es seul responsable de ce qui t'arrive.

Le sang s'était mis à battre violemment aux tempes de Dominick.

— Vous ne me croirez peut-être pas, père, mais je me sens responsable de mes actes.

— Quel dommage que tu ne l'aies pas été avant ! Tu n'aurais pas été obligé de rompre tes fiançailles avec Félicity pour en épouser une autre.

C'était la première fois que Philip évoquait clairement cette nuit où, dans le parc de Waverly Hall, on l'avait surpris en compagnie d'Anne Stewart dans une position hautement compromettante.

— Bien sûr, cela ne me regarde pas, avait poursuivi Philip. Néanmoins, j'espère qu'un jour tu sauras enfin te conduire comme il sied à un homme de ton rang.

— J'ignorais que ma conduite était si importante à vos yeux.

— Elle ne l'est que parce que tu es mon héritier. Quand je serai mort, l'honneur de la famille reposera sur tes épaules.

Dominick avait gardé le silence. Qu'avait-il espéré pour le jour de son mariage ? Un signe d'affection paternelle ?

— N'est-il pas un peu tard pour me donner des conseils, père ?

— Sans doute, avait répliqué Philip d'une voix blanche.

Incrovable ironie du sort, le marquis avait parlé de sa mort lors de leur dernière rencontre !

En proie à de profonds sentiments de culpabilité et de honte, Dominick essaya de chasser ces images de son esprit. Machinalement, il balaya du regard les environs qu'il connaissait si bien. La journée était douce et sous le soleil il retrouvait ce petit coin de campagne anglaise tel qu'il l'avait quitté. L'herbe tendre déclinait ses tons verts dans un dégradé divinement orchestré, et l'air charriait de délicieux parfums de fleurs. Au loin, Waverly Hall dressait sa silhouette rosée, blottie dans un écrin de bois et de pelouses. Vers le sud, il suffisait de parcourir la lande parfumée d'embruns pour aboutir à la mer, à quelques kilomètres.

Dans cette nature chargée de souvenirs, le tombeau de Philip Saint Georges apparaissait comme une blessure ouverte.

Avec difficulté, Dominick se maîtrisa pour ne pas éclater en sanglots. Devant lui au milieu de l'assistance, un homme, reconnaissable à sa haute stature, pleurait à chaudes larmes, voûté sous le poids du chagrin. C'était le duc de Rutherford. À plus d'un titre, Dominick se sentait plus proche de son grand-père qu'il ne l'avait été de son père...

À présent, on descendait le cercueil en terre. L'acajou verni resplendit une dernière fois avant de disparaître. Le cœur serré, le jeune homme regarda sa mère. Sans doute avait-elle veillé à ce que tout soit fait dans le plus grand respect des convenances. Jamais on n'aurait pu imaginer en la voyant qu'elle n'était que la fille d'un humble pasteur. Toute sa vie, elle s'était appliquée à donner d'elle une image presque trop parfaite. La perte de cet époux avec lequel elle ne partageait plus rien depuis longtemps lui causait-elle une peine profonde ? Dominick n'aurait su le dire. Elle avait rabattu son grand voile noir, de sorte que son visage était totalement invisible...

Anne aurait tout donné pour oublier ce moment d'égarement dans les jardins de Waverly Hall, mais elle ne le pouvait pas. Jusqu'à son dernier soupir, ce souvenir reviendrait la torturer. Cette nuit-là, elle avait vraiment cru que Dominick l'aimait... pour découvrir, deux semaines plus tard, qu'elle n'avait été qu'une petite fille naïve.

Elle réalisa soudain qu'elle avait les yeux rivés sur lui. Vite, elle tourna la tête. Elle essaya de se rassurer en pensant qu'il ne resterait probablement pas bien longtemps...

Bientôt, elle ne résista plus à l'envie de jeter un regard vers sa cousine. Depuis quatre ans, elle n'avait pas revu

Félicity qui, toujours aussi belle, avait opté pour une robe d'un gris colombe plus seyant que du noir. Elle savait toujours se mettre en valeur au mieux. Sans gêne, elle fixait Dominick avec un air rusé. Avait-elle l'intention de le relancer ? De toute évidence, il lui plaisait toujours. Le passé revint à l'esprit d'Anne avec la force destructrice d'un ouragan. En dépit de son trouble, elle s'efforça de redresser la tête et de se tenir droite. Elle avait vingt et un ans maintenant. Après tout, elle ne devait plus avoir peur, ni se laisser intimider comme une enfant.

En son for intérieur, elle se mit à les maudire tous les deux, priant le ciel pour qu'ils déguerpissent au plus vite. Pourtant, au fond d'elle-même, elle savait qu'elle se mentait. Elle devait admettre qu'elle souhaitait le retour de Dominick. Depuis quatre ans, elle espérait qu'un jour sonnerait l'heure de la vengeance. *Jamais* elle ne lui pardonnerait.

Le duc de Rutherford se raidit et les traits de son visage se contractèrent : il regardait en direction de son petit-fils. C'est à cet instant qu'Anne réalisa que Dominick portait une veste de tweed, un pantalon de cavalier et de grandes bottes de cuir. Aux funérailles de son propre père, il avait le toupet de se montrer irrévérencieux !

— Il aurait vraiment besoin d'une bonne leçon, lui chuchota Rutherford.

Anne sentit le rose lui monter aux joues.

— Comment ose-t-il se présenter un jour pareil en tenue de chasse ? répliqua-t-elle.

— Il mériterait d'être cravaché comme ses chevaux. Allez chercher un fouet à l'écurie et chargez-vous de cette besogne, souffla le duc d'une voix qui trahissait l'affection qu'il éprouvait pour son petit-fils.

Anne n'eut même pas la force de sourire à cette plaisanterie. Dominick avait disparu sans crier gare et il n'avait pas eu le courage de lui envoyer le moindre message. Ce n'étaient pas des coups de cravache qu'il

méritait. Pour un lâche de son espèce, il fallait une vengeance bien plus élaborée, bien plus douloureuse...

Bientôt, l'assistance commença à se disperser, les uns retournant à leurs calèches qui les attendaient, les autres s'arrêtant pour dire deux mots au duc de Rutherford. Avec l'assemblée qui se clairsemait, la présence de Dominick se faisait plus pesante. Anne décida de partir sur-le-champ.

Elle rejoignit sa victoria et, prenant elle-même les rênes, commanda à sa jument baie d'avancer. Au coup de fouet, l'animal obtempéra immédiatement. Après quelques instants, quand elle se fut éloignée, Anne osa un timide regard en arrière. La calèche aux armes des Lyons avait disparu. Elle incita alors la jument à passer au galop. La victoria se mit à tanguer sur le chemin poussiéreux, secouant sa passagère à chaque ornière. Les arbres défilaient, alignés comme des soldats à la parade. Enfin, la demeure de Waverly Hall apparut. De majestueux chênes centenaires encadraient cette belle résidence de style georgien. Sa façade de briques roses était ornée de six piliers que surmontait un fronton triangulaire. Quelques calèches stationnaient déjà sur l'esplanade, mais celle de Dominick n'était pas encore là.

Dès qu'Anne arriva, un garçon d'écurie se précipita pour tenir la jument. Elle descendit et, ignorant délibérément les personnes présentes qui discutaient par petits groupes devant le manoir, elle releva ses jupes pour monter quatre à quatre les marches du perron.

Dès qu'il l'entendit arriver, le majordome vint à sa rencontre.

— Bennett ! l'apostropha-t-elle, essoufflée. Lyons est ici. Ne le laissez entrer sous aucun prétexte !

— Milady, euh... excusez-moi, mais... répliqua le domestique au comble de la gêne.

Anne devint rouge de colère et répéta son ordre, martelant chaque syllabe afin d'être bien entendue.

— Sous aucun prétexte ! Le nouveau marquis ne doit pas mettre les pieds dans cette maison. Je ne veux pas le voir ici. M'avez-vous comprise, Bennett ?

Le majordome s'inclina, livide à l'idée de devoir refouler Dominick Saint Georges.

Après ce qu'il lui avait fait, il était hors de question qu'Anne le laissât entrer.

Elle se moquait royalement qu'ils fussent mari et femme.

2

La voiture de Dominick remonta la longue allée gravillonnée qui menait à Waverly Hall. Entre les arbres qui la bordaient de part et d'autre, les parterres de fleurs soigneusement agencés offraient aux regards un festival de couleurs. Plus loin, de somptueuses pelouses s'étendaient à perte de vue. À l'est, des allées cavalières, abritées au milieu des bois, cernaient les jardins, tandis qu'à l'ouest se profilait la campagne vallonnée où paissaient vaches et moutons. Bientôt, niché dans la verdure, se dessina l'élégant manoir, brillant comme un bijou sur le velours tendre du gazon.

Ces lieux familiers ravivaient en Dominick des souvenirs d'une enfance un peu triste où il avait manqué de chaleur et de tendresse. Mais tout cela, c'était le passé. Désormais, les choses avaient changé : la disparition prématurée de Philip Saint Georges faisait de lui le nouveau propriétaire du domaine. La pensée de son père provoqua encore une bouffée de nostalgie qu'il s'efforça de réprimer aussitôt. Il aurait été parfaitement malséant – presque indécent – de laisser paraître ses sentiments à la foule qui se pressait au manoir.

Le cocher arrêta la voiture juste devant la demeure, sur l'esplanade circulaire déjà encombrée de carrosses, calèches et carrioles.

Sur le perron, le nouveau marquis fit une halte de quelques secondes comme pour rassembler ses forces avant d'affronter une épreuve, puis il se décida à frapper. Ce fut le majordome qui vint ouvrir la porte. Derrière lui, Dominick aperçut la majestueuse entrée, dont l'envolée des plafonds mettait en valeur les somptueuses boiseries et les lambris artistiquement sculptés. Bien qu'il fût encore à l'extérieur, les conversations dans le grand salon parvenaient jusqu'à lui comme une rumeur continue. L'idée que, dans toute cette assemblée, seules quelques rares personnes déploraient sincèrement la disparition de son père le fit frémir l'espace d'une seconde.

Le jeune homme n'avait pas revu Bennett depuis quatre ans, mais il connaissait parfaitement bien ce domestique qui était au service des Saint Georges depuis une trentaine d'années. Dominick lui adressa un large sourire... jusqu'à ce qu'il réalise que le majordome, la mine contrariée, s'appliquait à tenir la porte tout juste entrebâillée, comme s'il était face à un intrus.

— Eh bien, Bennett, vous avez une drôle de façon de m'accueillir ! plaisanta-t-il.

— Milord, je suis réellement très heureux de vous revoir, protesta le majordome. Permettez-moi de vous présenter mes sincères condoléances. C'est affreux...

Quelques larmes voilèrent le regard de Bennett. Après de longues secondes, constatant que le majordome ne bougeait pas d'un pouce, Dominick s'inquiéta réellement de son attitude étrange.

— Vous voudriez m'empêcher d'entrer que vous ne vous y prendriez pas autrement, ma parole !

— Je... je... vous demande pardon, balbutia Bennett en rougissant. C'est... euh... c'est un ordre de madame la marquise.

Sur le moment, Dominick ne comprit rien à ces propos. Puis il réalisa que Bennett ne faisait pas allusion à sa mère, Clarisse, qui n'était que marquise douairière. La marquise en titre de Waverly était maintenant... son épouse, Anne. À cette pensée, tout son corps se contracta. Voilà que soudain il prenait conscience d'une réalité qu'il s'était efforcé d'oublier depuis quatre ans. Tôt ou tard, il lui faudrait bien revoir la femme qu'il avait épousée. Il lui avait donné son nom, son titre et, même avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait rien changer à ce passé regrettable. Tout cela parce que, sous l'emprise du désir, il avait perdu la tête en succombant aux charmes d'une gamine trop tentante ! Comment avait-il pu, lui qui se targuait de savoir garder son sang-froid en toutes circonstances, se laisser aller ainsi ? Jamais il n'oublierait la consternation horrifiée de ses parents et de sa future belle-famille quand on l'avait surpris allongé dans l'herbe avec Anne Stewart. Ni les sanglots hystériques de Félicity, ni les cris stridents d'Edna Collins, ni les pleurs d'Anne, étouffés, à peine audibles... Une honte teintée de colère envahit Dominick à l'évocation de ce triste jour.

— Où est-elle ? demanda-t-il à Bennett, se refusant à dire « mon épouse ».

— Milady est avec les invités dans le grand salon doré.

Une fois encore, l'image d'Anne lui revint à la mémoire. Non, il n'était pas possible que la jeune fille rangée, presque trop sage, qu'il avait connue quatre ans auparavant osât aujourd'hui l'éconduire comme un malpropre !

— Vous avez certainement mal compris, Bennett. Madame ne peut pas vous avoir donné un tel ordre. Ouvrez-moi, je vous prie !

— Madame la marquise a été formelle, répliqua le majordome, de plus en plus mal à l'aise. Elle a même précisé de ne vous laisser entrer sous aucun prétexte.

Dominick n'en croyait pas ses oreilles. Anne avait-elle changé à ce point ?

— Je suis le marquis de Waverly et, jusqu'à preuve du contraire, je suis ici chez moi. Écartez-vous et laissez-moi passer ! Voulez-vous que je vous congédie ?

Le ton était devenu menaçant et le pauvre Bennett pâlisait à vue d'œil.

— Bien sûr que non, milord ! murmura-t-il, tandis que des gouttes de sueur apparaissaient sur son front.

Au moment où Dominick s'apprêtait à le bousculer, Anne arriva derrière le majordome qui réprima un profond soupir de soulagement.

Le jeune marquis s'immobilisa, décontenancé par cette apparition soudaine qui n'avait rien de commun avec la jeune fille souriante et follement amoureuse qui, quatre ans plus tôt, s'était abandonnée dans ses bras. Dans ses yeux bleus brillaient maintenant des éclairs de rage. Elle s'approcha, écarta Bennett d'un geste vif et claqua la porte au nez de son époux. Dans la seconde qui suivit, Dominick entendit qu'on tirait le lourd verrou.

Le jeune homme resta sans réaction, à la fois choqué, incrédule et furieux. Il saisit alors la poignée et la secoua vigoureusement.

— Ouvrez-moi, je vous l'ordonne !

Derrière l'épaisse porte de chêne, la voix d'Anne lui parvint, assourdie :

— Disparaissez ! Vous n'avez rien à faire dans cette maison.

Il devait se rendre à l'évidence : Anne avait grandi ! Il avait gardé d'elle l'image d'une jeune fille timide, un peu gauche, serrée dans une petite robe bleu marine à la coupe sévère, avec des nattes enroulées autour de la tête qui accentuaient son air juvénile. Celle qu'il venait d'entrevoir était toute différente. C'était une jolie femme de vingt et un ans, au caractère déterminé. La chenille s'était transformée en superbe papillon.

— Ouvrez cette porte, répéta Dominick. Ce manoir m'appartient désormais.

— Vous n'avez qu'à aller dans votre résidence de Londres ou chez votre maîtresse, répliqua Anne.

Éberlué, le marquis ne trouva rien à répondre. Avait-il bien entendu ? Aucune femme n'osait parler à son mari sur ce ton !

Remis de sa surprise, il se mit à jurer furieusement, appuyant à nouveau sur la poignée. Il n'allait tout de même pas capituler et renoncer au plus élémentaire de ses droits : celui de rentrer chez lui !

Il décida de faire le tour de la maison pour trouver un autre moyen d'y pénétrer, mais en arrivant devant la première fenêtre ouverte, il comprit qu'Anne l'avait devancé. Sans lui laisser le temps d'amorcer le moindre mouvement, elle referma les deux battants. Il poursuivit son chemin jusqu'à la fenêtre suivante, qu'Anne bloqua également devant lui. Combien de temps allaient-ils poursuivre ce jeu stupide du chat et de la souris, elle courant à l'intérieur, lui autour de la maison ?

Ils restèrent un moment à se regarder de part et d'autre de la fenêtre close, s'affrontant, se provoquant. Aucun d'eux ne voulait baisser les yeux. Encore une fois, Dominick songea qu'Anne était devenue une bien jolie jeune femme. Ses formes s'étaient épanouies et son corps s'était paré de courbes séduisantes. Même le bleu de ses yeux semblait plus profond que par le passé.

Sous le regard insistant de son mari, Anne s'empourpra. Dominick ne put réprimer un sourire à l'idée qu'il pouvait encore l'émouvoir. Les mains sur les hanches, bien campé devant la fenêtre, il ne bougeait pas, attendant le moment où elle allait céder.

— Ouvrez cette fenêtre ! hurla-t-il.

Elle secoua la tête négativement, mais ne dit pas un mot. La détermination et l'entêtement de son époux commençaient à l'effrayer. Son regard obstiné, son sourire sans joie la troublaient. Elle n'eut guère le temps,

cependant, de s'appesantir sur ses sentiments. Sans prévenir, Dominick envoya un coup de pied dans la fenêtre et la vitre se brisa. Anne poussa un cri lorsqu'elle le vit se glisser entre les éclats de verre avec l'agilité d'un félin. En un éclair, il se retrouva dans le manoir. Il la fit reculer et l'accula dos au mur afin de la défier, face à face, les yeux dans les yeux.

— Si vous voulez vous battre contre moi, vous ne gagnerez pas ! gronda-t-il.

Dès qu'il sentit les seins de la jeune femme frôler son torse, son cœur se mit à battre plus vite. Prudemment, il fit un pas en arrière : elle était trop attirante et il ne se sentait plus si sûr de lui.

— Regardez ce que vous avez fait ! cria-t-elle, horrifiée.

Elle se tenait devant lui, raide, presque figée. Sa poitrine se soulevait doucement à chacune de ses respirations. Un silence pesant s'installa. Ils étaient seuls, absolument seuls dans ce petit boudoir. Dominick aurait aimé lui demander pardon pour les souffrances qu'il lui avait causées, mais il n'osa pas. Un peu maladroitement, il se contenta d'une question banale qu'il débita sur un ton hésitant :

— Comment allez-vous ?

— Je vais bien, merci, répliqua-t-elle d'une voix polie et mesurée.

Elle avait acquis une assurance surprenante.

— Je suppose que vous vous attendiez à me voir aujourd'hui ?

— Non, dit-elle froidement. De votre part, je n'attends plus rien.

À son tour, le marquis se sentit rougir. L'allusion était trop claire pour qu'il ne la comprît pas.

— Je n'allais tout de même pas être absent aux funérailles de mon père.

— Tiens donc ! On aurait plutôt cru que vous étiez en route pour la chasse, remarqua-t-elle en le toisant d'un regard désapprobateur.

— La missive que j'ai reçue à Paris disait simplement que mon père était malade. Ignorant la gravité de la situation, je n'avais aucune raison d'emporter des vêtements de deuil.

— J'espère au moins que votre séjour à l'étranger vous a plu, repartit Anne, un brin caustique.

Dominick se demanda si elle savait que sa dernière maîtresse était une actrice française.

— Vous êtes fâchée, je le sais. Pourtant, j'ai toujours veillé à ce que vous ne manquiez de rien...

— Moi, fâchée ? Pourquoi diable le serais-je ? Toutes les femmes rêvent d'être séduites, puis abandonnées au lendemain de leur mariage. Quel merveilleux destin !

— Mais vous avez des compensations. Vous serez duchesse de Rutherford à la mort de mon grand-père.

— J'ai en effet beaucoup de chance, pouffa Anne, hésitant entre le rire et les larmes.

De crainte d'éclater en sanglots devant lui, elle tourna les talons, mais il lui saisit le bras au moment où elle allait sortir.

— Ne vous inquiétez pas, reprit-il. Je n'ai pas l'intention de m'immiscer dans votre vie. Je ne resterai pas à Waverly.

— Excellente nouvelle ! dit-elle en quittant vivement le boudoir.

Lorsque Dominick pénétra dans le salon doré où les invités s'étaient réunis pour une petite collation, toutes les têtes se tournèrent immédiatement vers lui. Il fit semblant de ne pas le remarquer.

Dans un coin de la pièce, il aperçut Anne en compagnie de son cousin, un beau jeune homme blond qu'il reconnut aussitôt. C'était Patrick, le frère de Félicity.

De l'autre, côté, sa mère Clarisse était au milieu d'amis venus présenter leurs condoléances. Elle ne broncha pas en le voyant entrer, et lui-même n'osa pas aller la trouver sans y avoir été convié.

Le pasteur Aimer fut le premier à lui adresser la parole. Il s'avança, lui prit la main et la serra chaleureusement.

— Quel plaisir de vous revoir, milord ! Si seulement ce n'était pas en de si épouvantables circonstances...

— C'est bien triste, en effet.

— Resterez-vous avec nous maintenant ? Vous devriez reprendre les rênes du domaine. Non que votre épouse ait fait du mauvais travail, mais...

Dominick soupçonna le pasteur d'avoir un peu trop bu. Pourquoi prétendait-il qu'Anne s'était occupée du domaine ? C'était insensé !

— Dominick, comment allez-vous ? souffla soudain une voix féminine derrière lui.

Le marquis se retourna et se trouva nez à nez avec Félicity. Elle était si près de lui qu'instinctivement il recula de quelques centimètres.

— Je vous remercie de vous être déplacée, dit-il avec froideur.

— Vous le savez bien, Dominick, j'aimerais être près de vous plus souvent, susurra-t-elle d'un ton boudeur.

Depuis la mort de Lord Reed, qu'elle avait fini par épouser, Félicity poursuivait ouvertement Dominick de ses assiduités. Fort heureusement pour lui, les occasions de la rencontrer avaient été plutôt rares. Tout de même, elle avait un sacré culot de venir l'aguicher jusque chez lui un jour pareil, au vu et au su de tout le monde ! Exaspéré, le jeune homme fit de son mieux pour l'éconduire poliment. Grand Dieu, il n'avait aucune envie de se retrouver au centre d'un nouveau scandale ! Il repoussa la main qu'elle venait de poser sur son bras, puis détourna le regard sans un mot lorsqu'elle se mit à minauder en battant des cils.

— Excusez-moi, je dois aller voir ma mère, coupa-t-il assez sèchement.

Depuis que Félicity l'avait abordé, Dominick avait remarqué que Clarisse ne le quittait pas des yeux.

— Mère, comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

Il se pencha vers elle et ils se donnèrent une accolade un peu froide.

— Comment pourrais-je ne pas être effondrée puisque ton père est mort ?

Clarisse tortillait son mouchoir entre ses doigts et un tremblement nerveux au coin des lèvres trahissait son envie de pleurer.

— Qu'as-tu l'intention de faire maintenant ? questionna-t-elle.

Le jeune marquis hésita un peu. La découverte de sa jolie épouse le troublait plus qu'il ne l'aurait voulu.

— Je m'en vais demain.

— Ne crois-tu pas que tu pourrais remettre ton départ à plus tard ? Il serait préférable que tu restes ici quelques jours.

Clarisse esquissa un sourire mélancolique, caressa la joue de son fils puis s'éloigna tristement. Dominick aurait voulu trouver les mots pour la reconforter. Mais comment l'aurait-il pu ? Il n'était guère plus proche d'elle qu'il ne l'avait été de son père.

Anne était au comble de l'énervement. Malgré tous ses efforts, Patrick ne réussissait pas à l'apaiser.

— Il est à peine revenu et déjà tu es dans tous tes états ! Calme-toi, voyons !

Il ne comprenait rien, son cousin ! Croyait-il vraiment qu'elle pouvait se maîtriser sur un coup de baguette magique ? Depuis quatre ans, elle avait reconstruit sa vie jour après jour, difficilement et dans la douleur. Au moment où elle commençait à retrouver un équilibre, le retour de Dominick venait tout chambouler.

Anne ferma les yeux un instant pour oublier ces regards pesants qui allaient sans cesse de son mari à elle. Elle ne supportait plus les mines faussement attristées de tous ces gens qui attendaient ; comme des requins affamés, qu'éclate un nouveau scandale croustillant.

— Je suis persuadée qu'en ce moment les ragots vont bon train sur Dominick et moi. Le pauvre Philip n'intéresse plus personne !

Patrick lui saisit la main et la caressa doucement. Heureusement qu'il était là ! Il était plus que son cousin ; il était son meilleur ami, son confident aussi.

— Tu as sans doute raison, mais il faut bien reconnaître que Dominick a tout fait pour cela. Un sauvage qui, à peine arrivé, se met à casser les carreaux comme une brute !

— Quoi ?... Mais comment le sais-tu ? demanda Anne nerveusement.

— J'ai surpris les paroles d'un convive qui a assisté à la scène.

Anne se sentit soudain totalement abattue.

— Seigneur ! Tout le monde doit être au courant maintenant ! J'ai été idiote d'imaginer que je pourrais empêcher Dominick d'entrer, je n'ai fait que l'exciter davantage.

— Ce n'était peut-être pas la meilleure des solutions, en effet ! répliqua Patrick en se forçant à sourire pour tenter de détendre sa cousine.

Par malheur, au même moment, Anne croisa par hasard le regard de son mari. Un regard direct qui la troubla. Son cœur se mit à battre plus fort.

— Plus vite il quittera Waverly et mieux ce sera ! s'exclama Patrick, rageur.

Anne feignit d'ignorer cette petite pointe de jalousie évidente. Patrick avait raison, ce serait un grand soulagement de voir Dominick quitter ces lieux. La journée avait été si pénible ! Elle rejeta ses cheveux de jais en arrière et soupira.

— Je ne connais pas vraiment ses projets, mais j'espère bien qu'il n'a pas l'intention de s'éterniser ici. De toute façon, je ne le lui permettrai pas.

Patrick lança à sa cousine un regard affectueux.

— Ma pauvre Anne, j'ai bien peur que tu ne te fasses des illusions. Tu oublies que c'est lui le maître ici !



4399

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par Grafica Veneta
le 21 octobre 2013.

Dépôt légal : octobre 2013.
EAN 9782290081815
L21EPSN001240N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion